

Archives : François Weyergans dans le taxi



FRANÇOIS WEYERGANS : Voilà.

JÉRÔME COLIN : Bienvenue !

FRANÇOIS WEYERGANS : On dirait que vous avez l'air d'être libre.

JÉRÔME COLIN : Oui, je suis libre.

FRANÇOIS WEYERGANS : Je monte alors. On peut fumer dans votre taxi ?

JÉRÔME COLIN : Allez-y.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah, bravo.

JÉRÔME COLIN : Bravo ? Pourquoi bravo ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Parce que les taxis se divisent en deux, ceux dans lesquels on peut fumer et les autres, qui sont majoritaires. Ils ont raison parce que fumer n'est pas très bien.

JÉRÔME COLIN : Je suis minoritaire, quand même.

FRANÇOIS WEYERGANS : Il y a un cendrier avec des mégots.

JÉRÔME COLIN : Comme quoi vous n'êtes pas le seul.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui.

Il faut techniquement être tout seul pour écrire

JÉRÔME COLIN : Ah, un écrivain ! Cette drôle de race.

FRANÇOIS WEYERGANS : Vous trouvez ? Pourquoi ?

JÉRÔME COLIN : Fascinante.

FRANÇOIS WEYERGANS : Et pourquoi ?

JÉRÔME COLIN : On va en parler.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui mais allez-y, commencez.

JÉRÔME COLIN : Je trouve que c'est très difficile de mettre un point final aux choses et surtout aux choses qui durent longtemps à faire.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, c'est un des problèmes.

JÉRÔME COLIN : Il faut oser faire face à soi-même quand même, quand on est écrivain, non ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. Dans d'autres circonstances aussi. Faire face à soi-même c'est même conseillé à tout le monde.

JÉRÔME COLIN : Oui, c'est conseillé. Pas facile. L'écrivain, il doit quand même.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. S'il veut bien écrire, il faut en effet... mais je vois ça de façon plus concrète, c'est-à-dire qu'il faut techniquement être tout seul pour écrire, pour se concentrer, parce que la légende des gens qui écrivent dans les bistrot, c'était Sartre et de Beauvoir pendant la guerre, ils allaient au bistrot parce qu'il y avait du chauffage, ils n'allaient pas là pour profiter d'une ambiance sonore, et cette solitude qui empêche un peu la vie sociale par moments, permet aussi de découvrir des choses sur soi. Voilà. A force d'être seul et de ruminer... Enfin les progrès qu'on fait, me semble-t-il, si je pense à moi hein, parce qu'on a tendance à penser à soi plutôt qu'aux autres, c'est des progrès plutôt d'ordre moral plutôt que technique.

JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire ?

FRANÇOIS WEYERGANS : C'est-à-dire que j'essaie de creuser de plus en plus pour aller voir quels sont les vrais problèmes humains qui peuvent exister quand on met en scène, je ne sais pas, ou bien des histoires d'amour ou des histoires de rapports avec sa famille ou... j'ai même écrit la vie d'un moine copte. En fait je voulais faire quelque chose sur quelqu'un de seul, j'avais d'abord pensé prendre un astronaute qui serait tout seul dans un engin interplanétaire, ça m'a paru aller un peu vers la science-fiction, je me suis dit : au fond un moine, c'est bien.

JÉRÔME COLIN : C'était « Macaire ».

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. « Macaire le copte ». J'avais d'abord pensé prendre un moine zen, un bouddhiste japonais, parce que je les connais un petit peu, je suis allé dans des monastères au Japon, après je me suis dit : ça fait à la fois pittoresque et en même temps un peu profiter de cette espèce de mode du bouddhisme zen en Occident, sur quoi il y aurait beaucoup à dire, et donc je me suis dit : les mecs qui allaient dans le désert, en Egypte au 4^{ème} siècle après J.C c'était des gens très intéressants parce qu'ils n'avaient pas nécessairement la vocation de moine, ils voulaient surtout échapper à l'esclavage. Il y avait les Grecs qui dominaient à Alexandrie et puis tous ces pauvres Egyptiens étaient censés devenir les esclaves de disons la bourgeoisie grecque qui s'installait là, et alors ils pouvaient échapper à l'esclavage en étant moines. D'où le gros succès des monastères dans le désert libyque.

J'écris peu et je publie quand je veux

JÉRÔME COLIN : Et vous, vous avez échappé à quoi en étant écrivain ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Je n'ai échappé à rien, j'ai trouvé du plaisir.

JÉRÔME COLIN : Vous avez une vie de solitaire ? Parce que vous dites que pour écrire, il faut être seul.



FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. Oui ben c'est pour ça que j'écris peu. Etre seul, c'est très désagréable. Pour moi.

JÉRÔME COLIN : Mais vous vous l'infligez quand même.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ce n'est pas infliger. Par moment, j'en ai envie et donc je le fais. Parce qu'on parle beaucoup du fait que je publie peu. Bon d'abord je trouve que ça ne concerne que moi, je publie quand je veux et voilà. On dit : voilà, 5 ans après tel roman il en publie un autre, ou 7 ans après son Prix Goncourt, il publie « Royale romance »... Alors ils ont l'air de trouver ça important, ça ne regarde personne, je fais un peu ce que je veux. Il y a ça aussi avec la musique pop. Souvent, il y a des groupes qui se reforment, on dit : voilà, 5 ans après leur dernier album ils publient...

JÉRÔME COLIN : Parce qu'on est dans une société de rendement, hein.

FRANÇOIS WEYERGANS : Voilà. Voilà un bon point de vue.

JÉRÔME COLIN : Il faut faire du fric.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, mais ça déteint un peu sur une espèce d'obligation... Vous savez, il y a tellement de gens qui publient un roman par an que je me dis : laissons-les faire, et puis moi je fais autre chose. Peut-être que si tout le monde publiait tous les 7 ans, moi je publierais tous les 6 mois, je ne sais pas. En même temps, on a envie de publier plus souvent, ce n'est pas désagréable de publier, ça vous donne du coup une pseudo vie sociale. Quelqu'un qui publie est mieux vu que quelqu'un qui ne publie pas, dans notre société.

Avant, il n'y avait pas les problèmes de discipline qu'il y a maintenant, on se tenait à carreau

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui vous pousse à écrire ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ça c'est des questions bien vastes. On demandait à Max Ernst : pourquoi vous peignez ? , il a répondu : pour plaire aux femmes . Ce que je trouve assez marrant comme réponse, ce n'est pas vraiment mon cas. Tiens, voilà l'église du Collège St Michel. On va où d'ailleurs ? On ne sait pas. On se promène un peu.

JÉRÔME COLIN : On se promène.

FRANÇOIS WEYERGANS : C'est quoi là ? Est-ce que c'est déjà la rue des Bollandistes ou c'est une autre rue ?

JÉRÔME COLIN : Ici, c'est la rue des Bollandistes.

FRANÇOIS WEYERGANS : C'est la rue des Bollandistes.

JÉRÔME COLIN : Oui.

FRANÇOIS WEYERGANS : Vous connaissez bien ? Oui, il y a un immeuble, je crois que c'est celui-là, le 63... 67 voilà...

JÉRÔME COLIN : Là.

FRANÇOIS WEYERGANS : C'est là oui. C'est là où j'ai dit pour la première fois de ma vie « je t'aime » à une femme.

JÉRÔME COLIN : Là ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, là.

JÉRÔME COLIN : Vous voulez qu'on s'arrête pour prier ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Il devrait y avoir une plaque. C'était là. C'est une famille qui avait toute cette maison, donc il y avait plusieurs enfants dont cette femme. Ce qui est assez drôle, c'est que quand j'avais 9 ans, j'ai publié... non, qu'est-ce que je raconte ? C'est un fantasme. A 9 ans, j'ai commencé d'écrire un roman. Et c'était l'histoire d'un garçon qui tombait amoureux de la sœur de son meilleur ami. Je ne l'ai pas fini, c'est un roman... je l'ai d'ailleurs perdu. C'est dommage que je l'aie perdu parce que je l'aurais fourgué dans un de mes romans actuels, le narrateur aurait retrouvé un roman qu'il avait écrit à l'âge de 9

ans. Donc la trame c'était ça, il tombait amoureux de la sœur de son meilleur ami. Il se fait que c'est ce qui s'est passé dans cette maison. Je suis tombé amoureux de la sœur d'un camarade à l'université. Voilà.

JÉRÔME COLIN : Et ça a été votre premier « je t'aime ».

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui.

FRANÇOIS WEYERGANS : Alors là, c'est le collège St Michel.

JÉRÔME COLIN : Oui. Vous avez été à l'école là ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ce n'est pas l'école, c'est le collège. Aller à l'école, c'est un peu plus petit. Oui, j'ai passé une partie de mon adolescence là. Il y avait un professeur extraordinaire qui s'appelait Monsieur Lahaye, malheureusement il est mort, il m'a écrit des lettres, quand j'ai publié des livres, il m'écrivait des lettres me disant qu'il était fier de moi. C'était très touchant. Puis j'aurais dû le voir, je ne l'ai pas vu, et puis il est mort. Ça s'appelait à l'époque... c'était les humanités gréco-latines. C'était en 3^{ème} latine. C'était le professeur titulaire de la classe. C'est drôle, j'ai retrouvé une photo de classe de cette époque, j'ai compté les élèves, on était 41 ! Alors maintenant on se plaint, on dit qu'il y a trop d'élèves dans les classes, alors là on était 41 et c'était parfait. Bon, il n'y avait pas les problèmes de discipline qu'il y a maintenant, on se tenait à carreau !

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ? Moi j'ai des enfants qui ont 10 ans, il y a plein de problèmes, ces problèmes-là existent, pourquoi il n'y a pas de problème de discipline à votre époque en classe ?

FRANÇOIS WEYERGANS : C'était une autre civilisation.

JÉRÔME COLIN : Civilisation ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. Quasiment. Il n'y avait pas les jeux vidéo, il n'y avait pas les distractions, tout ça, puis il y avait encore une sorte de culte de l'école. Alors le problème de l'école pose le problème des professeurs. Là, on est parti dans un débat dont je n'ai pas du tout la solution ni que je peux à peine caractériser. Il y a de plus en plus d'élèves, et donc de plus en plus de professeurs. Et comment forme-t-on ces professeurs ? Moi aussi je suis père de famille, donc j'ai été à des conseils de classe, des réunions de parents, tout ça... On est dans une réunion de parents, on est des gens qui ont juste comme point commun que leur enfant est dans la même école que le vôtre. Par exemple, il y a des parents qui réclament plus de punitions, ça c'était dans les années 80 je pense, on voit les profs, on essaie de parler avec eux, maintenant le prof de français, c'est un débile mental ambulante. Comme exercice de contraction de texte, ma fille a été priée d'analyser un texte dans l'hebdomadaire VSD dont le journaliste racontait une histoire de moto ou je ne sais pas quoi, une course de moto ou de cyclocross, quelque chose comme ça, bon, j'en ai parlé au journaliste en question qui m'a dit : je suis mort de honte, pourquoi ? Ils font ça par démagogie alors qu'il y a toute la littérature française qui attend les élèves et on a qu'à leur demander de contracter, de réduire un monologue de Beaumarchais, un article de Voltaire, ou même de nos jours, un texte de Proust ou de n'importe qui, mais un texte littéraire quand même. C'est un exemple qui m'est resté. Il y avait aussi un livre de classe qui était assez désopilant, il parlait, il s'aventurait dans la littérature étrangère, il évoquait Ernest Hemingway, « Le vieil homme et la mer » qui est un des grands classiques de l'adolescence, et il y avait une photo d'Hemingway arborant fièrement un espadon ou un thon qu'il venait de pêcher. La question posée aux élèves dans un cours de littérature c'était : à votre avis pourquoi Hemingway a-t-il pêché ce poisson ? C'était rigolo. C'est comme ça.

JÉRÔME COLIN : C'est rigolo ou c'est déplorable ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, c'est déplorable.

L'écriture est un don

JÉRÔME COLIN : Vous avez fait quelles études ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Bof, ben j'ai appris à lire et à écrire, c'était un peu le plus important finalement. Je savais déjà lire avant d'aller à l'école, parce que je ne supportais pas qu'on me lise des livres, donc je voulais les lire moi-même, des livres pour enfants, le premier livre que j'ai lu, c'était « Le crabe aux pinces d'or ». Il n'y a pas beaucoup à lire mais je voulais pouvoir le lire moi-même.

JÉRÔME COLIN : Mais est-ce que vous avez fait des grandes études ? Vous. Qui êtes considéré aujourd'hui comme un intellectuel, à l'Académie Française...

FRANÇOIS WEYERGANS : C'est quoi des grandes études ? C'est avoir des... Non...

JÉRÔME COLIN : C'est sortir des humanités et faire des études de lettres par exemple dans votre cas, est-ce que vous avez fait ça ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Non, j'ai fait 1 an de philologie romane qui m'a d'ailleurs bien servi parce qu'on apprenait à lire des textes moyenâgeux, on voyait les fondements de la langue comme ça, je n'ai pas passé les examens à la fin. Puis, je suis rentré à l'Idhec. C'était l'école de cinéma à Paris. C'est les initiales pour l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques, qui maintenant est devenu la Fémis, ça a un peu changé. A l'époque, il y avait très peu d'écoles de cinéma en fait. Il n'y en avait aucune en Belgique, c'est venu après. Et puis non, non je n'ai pas fait tellement d'études. J'ai beaucoup lu. J'ai lu, ça suffit. On lit, quoi.

JÉRÔME COLIN : On n'apprend pas à devenir écrivain à votre avis ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Non. Alors là plus ça va, plus je crois qu'il y a une partie qui est, pourtant Dieu sait si je déteste ça, c'est peut-être un reste de catholicisme enfoui qui ressort, il y a quand même un don. Je ne crois pas que c'est un don du ciel mais regardez, vous lisez deux romans et les deux auteurs de ces romans ont travaillé tous les deux d'arrache-pied, au mieux de ce qu'ils pouvaient faire, 1 an ½, puis il y a un roman qui vous tombe des mains et l'autre qui vous transporte. Alors donc il y a bien un don, il y a bien quelque chose. Etre doué.

JÉRÔME COLIN : Quelque chose qui les différencie.

FRANÇOIS WEYERGANS : Il y a ça un peu partout. Pourquoi est-ce qu'il y a un pâtissier qui fait des meilleurs gâteaux que l'autre, ou un boucher, encore pire, parce qu'il vous vend de la meilleure viande ? Tout ça ça vient quand même d'une vache ou d'un agneau. Ou d'un bœuf.

JÉRÔME COLIN : Vous qui êtes primé, qui est le seul auteur francophone à avoir eu le Prix Renaudot et le Prix Goncourt, est-ce que vous estimez que vous êtes un auteur doué dans ce cas-là ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ce n'est pas les prix qui vont confirmer, ou pas, des dons. J'aime bien faire ça et je vois que ça plaît. Voilà. Le fait que ça plaise, compte quand même. Parce qu'on écrit pour être lu, si je peux me permettre ce lieu commun. On écrit quand même pour être lu.

JÉRÔME COLIN : Mais est-ce que c'est facile pour vous, d'écrire ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, écrire est facile, écrire ce que je veux n'est pas facile. Ecrire, je peux vous faire 10 pages ce soir et cette nuit, je le fais. Mais si un journal me demande de faire un article de 4 feuillets, 1 feuillet c'est 1500 signes, je le fais parce que j'ai une technique, mais si je veux écrire un roman ça prend du temps, je mets la barre un peu plus haut pour des choses que les gens ne voient pas, c'est un peu entre moi et moi. Faire des phrases qui me plaisent. Dont la fin de la phrase n'est pas annoncée par le début, c'est ça qui me plaît. Comme de la même façon la fin du paragraphe n'est pas annoncée par le début et même la fin du livre n'est pas annoncée par le début. J'essaie quand même un peu d'avoir un élément de surprise. Donc ça c'est un peu dans la construction. De l'ordre du montage en fait.

J'ai débuté comme cinéaste avant de devenir écrivain

JÉRÔME COLIN : Vous avez grandi à Bruxelles. Vous êtes né à Bruxelles.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, je suis né à Bruxelles. Pendant la 2^{ème} guerre mondiale. Donc je ne sais pas trop ce que j'ai pu manger. Oui, c'était... J'ai vécu à Ixelles. Mais je connais bien Bruxelles. Je suis parti tôt, je suis parti à 17 ans, j'ai quitté ma famille à 17 ans, je suis allé m'installer à Paris et puis je reviens. Je suis beaucoup revenu à l'époque où il y avait les Ballets du XX^{ème} Siècle et Maurice Béjart, qui étaient à Bruxelles. J'ai toujours estimé comme une grosse faute politique de la part de la Belgique de s'être séparée de Béjart. C'était quand ça ? En 1987, je crois. Il y avait de gros problèmes, il y avait Gérard Mortier qui dirigeait le Théâtre de la Monnaie, l'Opéra National de la Monnaie. A un moment donné, on s'est rendu compte que l'argent rapporté par le ballet servait à boucher les trous des déficits des opéras et Gérard Mortier préférait l'opéra à la danse, il n'y connaissait rien en danse alors que, j'ai parlé avec lui... après il a fait une carrière... la carrière qu'il a faite, il a dirigé l'Opéra de Paris...

JÉRÔME COLIN : Mais Béjart, ça a été une de vos grandes rencontres.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui.

JÉRÔME COLIN : Vous l'avez rencontré ici à Bruxelles ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, je l'ai rencontré à Bruxelles, je voulais faire un film, c'était quand j'étais étudiant à l'Idhec et je voulais tourner un court-métrage documentaire, il fallait être humble, se dire on commence par faire des documentaires, après on verra si on arrive à la fiction, et on m'avait emmené voir un spectacle de lui, j'avais trouvé ça tout à fait ce qu'il me fallait, c'était « Orphée », sur le mythe d'Orphée, avec de la musique concrète, pas encore électronique à ce moment-là, de Pierre Henry, des musiques africaines, ça changeait un peu de Tchaïkovsky et du Lac des Cygnes. Ça m'avait enthousiasmé. Je me suis dit : je vais faire un documentaire sur ça, sur la danse. Puis il avait de très jolies danseuses.

JÉRÔME COLIN : Ce qui aide.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. Et donc je m'étais dit... on va faire un documentaire sur comment est créé un geste chorégraphique. Alors, je suis allé voir Béjart qui était un peu échaudé parce qu'on avait filmé un de ses ballets, c'était très mal filmé, il avait un peu la trouille, il avait un peu peur du cinéma qui le fascinait par ailleurs, finalement il a dit oui, on a tourné dans un studio près de la Gare du Nord, un studio qui a été détruit depuis, qui était le studio de, comment il s'appelait, Gaston Schoukens, qui était un vieux metteur en scène belge qui avait fait je ne sais plus trop quoi, des films que je n'ai pas vus. On avait reconstitué un studio de danse dans le studio de cinéma. On tournait en 35 mm avec à l'époque, le son était enregistré sur pellicule 35 directement donc on évitait les reports, il n'y avait pas de bandes magnétiques, c'était directement le 35. Ça, c'était d'un luxe hallucinant, qui a complètement disparu depuis. C'était mon premier film. Alors ce qui était assez amusant, ça a été tourné pendant les vacances de Pâques, le montage était un peu compliqué donc j'ai débordé les vacances de Pâques et je suis rentré en retard au 3^{ème} trimestre à cet institut, à l'Idhec. Et moi assez fier de mon coup, je vais voir le directeur pour expliquer mon absence, je lui dis : vous savez, j'ai tourné un court-métrage en 35 mm professionnel. Le mec se met à m'engueuler en me disant : mais les élèves n'ont pas le droit de se livrer à des travaux professionnels avant la fin des études, donc vous êtes viré.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. Vous êtes radié de la liste des élèves. Moi je tombais des nues parce que je trouvais... il n'y avait rien de mieux, on est là pour étudier le cinéma, j'arrive à faire un film... j'étais rentré aux Cahiers du Cinéma à ce moment-là, bref, et le type me vire. Remarquez, tant mieux comme ça, ça m'a fait faire des films plus vite. J'avais déjà appris ce qu'il fallait, en fait on apprend ce qu'il faut en 3, 4 mois. Le truc le plus important, c'était d'apprendre la différence des objectifs.

JÉRÔME COLIN : C'est ça, oui.

FRANÇOIS WEYERGANS : Alors là il y avait un prof très bien. J'étais dans la section metteur en scène, il y avait une section chef opérateur. Et c'était ça évidemment qu'il fallait suivre, c'était des cours plus techniques donc là on apprenait des choses. Dans la section réalisateur, qu'est-ce qu'on apprenait ? Ils vous

racontaient je ne sais plus quoi... tandis que là j'avais appris la différence des objectifs donc... entre un 40 mm, un 50 mm...

JÉRÔME COLIN : Donc au début dans la famille vous allez plutôt devenir cinéaste qu'écrivain. Il n'est pas du tout question de devenir écrivain ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Non. Pas du tout...

JÉRÔME COLIN : Ils faisaient quoi vos parents ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Pas du tout, non pas du tout puisque j'ai commencé à l'âge de 9 ans ce roman, donc je voulais écrire quand même, mais après le cinéma, on m'a plus poussé vers ça, c'était un peu plus excitant. Le cinéma est resté quelque chose d'excitant, hein.

JÉRÔME COLIN : Pour vous.

FRANÇOIS WEYERGANS : Pour tout le monde. Le cinéma c'est d'abord un excitant avant d'être un art. C'est aussi proche du café et du whisky que... même plus proche du café et du whisky que la littérature.

JÉRÔME COLIN : A faire ou à consommer ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Non, à consommer.

JÉRÔME COLIN : Ah bon ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Le cinéma s'adresse beaucoup plus directement au système nerveux que la littérature.

JÉRÔME COLIN : Vous trouvez ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ça tombe sous le sens à mon avis.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Parce qu'on reçoit les images et le son. Déjà on a le son. Parce que même les films muets n'ont jamais été muets, les projections étaient toujours sonores. La littérature, il n'y a pas le son, c'est ce qui manque le plus. On ne peut pas donner du son. Alors il y a ce vieux lieu commun de dire : oui, il y a une petite musique dans les phrases, ce que je trouve ridicule.

Je n'aime pas trop l'exaltation par rapport au passé

FRANÇOIS WEYERGANS : Je garde mon chapeau parce que j'ai perdu beaucoup de chapeaux dans les taxis. On les pose à côté et après on quitte le taxi, on oublie le chapeau.

JÉRÔME COLIN : Si jamais vous l'oubliez je vous le rendrai.

FRANÇOIS WEYERGANS : Déviation.

JÉRÔME COLIN : Oui, vive les déviations.

FRANÇOIS WEYERGANS : Auguste Rodin habitait dans cette rue, il a habité là d'ailleurs. Le jeune Rodin, qui était venu à Bruxelles.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ? Où ça ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Là, dans ce parc il y a une maison, il y a habité.

JÉRÔME COLIN : Ah bon.

FRANÇOIS WEYERGANS : Mais Bruxelles, il y a beaucoup de gens très bien qui ont habité Bruxelles. Là c'est horrible, enfin, bon.

JÉRÔME COLIN : Et vous avez fait beaucoup de films ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Quelques-uns.

JÉRÔME COLIN : Oui hein.

FRANÇOIS WEYERGANS : Quand même.

JÉRÔME COLIN : Mais qui ont été commercialisés ou c'est toujours un peu resté dans des cartons ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Non, c'est toujours resté un peu... bizarre. Il y a eu une malédiction là-dessus...



JÉRÔME COLIN : Oui hein.

FRANÇOIS WEYERGANS : Parce que... cela dit je me consolais... Là c'est la rue des Echevins.

JÉRÔME COLIN : Oui.

FRANÇOIS WEYERGANS : Où j'habitais pendant que j'étais adolescent.

JÉRÔME COLIN : Ici ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. Quand j'allais au Collège St Michel, je remontais là puis j'allais prendre le tram au Boulevard Général Jacques. Parfois je faisais du stop.

JÉRÔME COLIN : Une belle époque ? Bons souvenirs ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Bof. Oui mais enfin je ne suis pas trop... c'est bien aujourd'hui aussi hein.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi bof ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Parce que... oui belle époque, j'ai eu une adolescence protégée, ça allait, c'était bien. J'allais beaucoup au cinéma.

JÉRÔME COLIN : Vous n'avez pas du tout d'exaltation par rapport à votre adolescence ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Mais je n'aime pas trop l'exaltation par rapport au passé parce que le passé par définition c'est le passé. En même temps comme disais notre ami Aristote, on ne peut pas faire comme ce qui a eu lieu n'ait pas eu lieu. Hein. Elle m'a l'air plus petite que dans mon souvenir cette rue. J'habitais là... C'est devenu quoi ? On a passé je crois.

JÉRÔME COLIN : Et vos films donc ne sont jamais sortis, vraiment.

FRANÇOIS WEYERGANS : Non. Il y a eu un truc marrant là, rue des Echevins...

JÉRÔME COLIN : Allez-y.

FRANÇOIS WEYERGANS : Je devais avoir 8 ou 9 ans, j'avais écrit au Roi. Oui, parce qu'en fait on était très catholiques dans les écoles et donc dans les écoles on vous poussait à écrire au Roi Léopold III pour qu'il revienne... enfin bref c'est toute une histoire, et là-dessus il y a une voiture du Palais qui vient porter la réponse du Roi à moi-même qui était à l'école. Donc ça a fait toute une histoire dans la rue parce qu'il paraît qu'il y avait deux... je ne l'ai pas vu hélas, deux motards plus une longue limousine noire avec un militaire avec ses décorations qui frappe, qui demande si j'habite là et qui remet une lettre au nom du Roi des Belges à votre serviteur. Et malheureusement j'ai perdu cette lettre, dans des déménagements.

JÉRÔME COLIN : Il vous disait quoi ?

FRANÇOIS WEYERGANS : C'était une formule... le type, enfin le type, sa Majesté avait juste signé, c'était dans le genre « très sensible à votre pensée... ». Mais c'est bien d'écrire. Moi j'aime bien écrire des lettres.

JÉRÔME COLIN : Vous le faites encore ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. Oui parce que j'aime bien écrire, j'écris à la main. Ça surprend un peu les gens parce qu'aujourd'hui, on envoie plutôt des mails.

JÉRÔME COLIN : Vous entretenez des correspondances ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Un peu. On écrit moins qu'avant quand même. Les mails, c'est plus pratique. Enfin, j'écris des mails soignés, j'écris des SMS aussi mais j'écris encore des lettres, oui. Je regarde un peu tout ça, ça a un côté pèlerinage.

JÉRÔME COLIN : Eh oui.

FRANÇOIS WEYERGANS : Les étangs n'ont pas bougé. Il y a toujours des canards.

JÉRÔME COLIN : Il y a tout ce qu'il faut.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ce sont les arrières-arrières-petits-fils de ceux que j'ai nourris.

J'ai fait un film avec Dennis Hopper et Bianca Jagger

JÉRÔME COLIN : C'est dingue parce que vous aviez fait un film avec Dennis Hopper et Bianca Jagger. C'est vrai ça ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. Il s'appelait « Couleur chair ». Alors là...

JÉRÔME COLIN : Comment vous avez fait, en petit Belge qui se fait virer de l'Idhec la première année parce qu'il a fait un film sur Béjart, pour engager Bianca Jagger et Dennis Hopper ?

FRANÇOIS WEYERGANS : C'était des amis, je les avais rencontrés à Cannes. Bianca comment je l'ai rencontrée ? Par son mari. Ils avaient lu mon premier roman, « Le pitre », Mick Jagger est un grand intello, hein. Il lit beaucoup. J'ai passé toute une nuit à parler avec lui de Claude Lévi-Strauss. Et donc ils ont voulu me connaître parce qu'ils avaient lu « Le pitre ».

JÉRÔME COLIN : Et il était cool, Mick ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui.

JÉRÔME COLIN : Et Dennis Hopper ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Lui est un peu plus flamboyant. Mais j'ai rarement vu un acteur aussi professionnel parce que sur le tournage il arrivait, il était complètement bourré, il était à sa 35^{ème} bière, il était effondré assis par terre dans un coin, sur le plateau. On tournait dans une boîte de nuit ici, dans Bruxelles. Le plan était prêt. C'était un plan compliqué, un travelling sur rail avec des panoramiques, donc il devait s'arrêter plusieurs fois, vous savez dans ces cas-là on met des marques, avec du scotch blanc on fait des petites marques par terre sur le sol pour que l'acteur, sans trop regarder, sache un peu où il doit s'arrêter pour avoir les bonnes positions caméras, et dans mon équipe personne n'osait aller le secouer pour lui dire que c'était son tour. Moi j'y vais, je lui dis : maintenant on tourne, le plan est prêt. Il se lève tout de suite, il reprend tout de suite ses esprits, en un quart de seconde, on fait une répétition, il s'arrête parfaitement à ses places, parfait, on tourne le plan, c'était du gâteau, alors qu'il y avait un autre acteur qui était avec lui et qui lui n'avait pas bu du tout et qui se plantait sur les places. C'est assez curieux ça. Un grand professionnel. Très bon acteur, comme vous savez.

JÉRÔME COLIN : Ah oui.

FRANÇOIS WEYERGANS : Il est mort. Dans « Couleur chair » il y avait Laurent Terzieff, qui est mort. Jorge Donn qui avait un grand rôle et qui est mort. Il y a beaucoup de morts finalement.

La notion de fierté m'échappe tout à fait

FRANÇOIS WEYERGANS : La chaussée d'Ixelles. Là c'est la rue de l'Ermitage non ? Oui.

JÉRÔME COLIN : Je crois.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. On ne voit rien. Ils ont refait... J'ai habité dans cet immeuble d'angle.

JÉRÔME COLIN : Ici ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. J'ai écrit un de mes romans là. Qui s'appelle « Françaises, Français » qui est en Folio.

JÉRÔME COLIN : Qui s'appelle ?

FRANÇOIS WEYERGANS : « Françaises, Français ». J'ai passé 6 mois à écrire le premier jet ici. C'est un immeuble 1930 qu'ils ont complètement refait, c'est dingue ! Il était très bien cet immeuble.

JÉRÔME COLIN : Ça va, je vous fais un pèlerinage en fait.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, vous avez remarqué que chaussée d'Ixelles il y a un truc qui est très bizarre, il n'y a plus de trams, il n'y a plus de rails. Or elle est belle quand on la regarde de la place Flagey en bas et qu'on la voit monter, c'est assez joli. Ça fait penser à une sculpture étrusque et justement les rails

donnaient cette illusion un peu d'un truc en hauteur. Là sans rails, c'est devenu...Bon il y a un autobus je suppose.

JÉRÔME COLIN : Oui.

FRANÇOIS WEYERGANS : Moi j'aurais laissé les rails. On peut enlever les trams mais on peut laisser les rails. Les rails faisaient partie du décor. Pour ça, il faut avoir un sens esthétique dont, je crois, sont dépourvus les gens qui s'occupent de ça.

JÉRÔME COLIN : Si l'esthétique était leur priorité, ça se saurait.

FRANÇOIS WEYERGANS : On le saurait. En effet oui.

JÉRÔME COLIN : Votre dernier bouquin s'appelle « Royale romance ».

FRANÇOIS WEYERGANS : C'est ça.

JÉRÔME COLIN : Il commence par une phrase absolument dégueulasse...

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah bon ?

JÉRÔME COLIN : Qui est, vous la connaissez mieux que moi, « combien de personnes rend-on réellement heureuses dans une vie ? ». Un truc dans le genre.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, il ne doit pas y avoir l'adverbe réellement, je ne me souviens plus très bien.

JÉRÔME COLIN : C'est horrible.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, mais c'est un peu se mettre les yeux en face des trous.

JÉRÔME COLIN : Oui. Vous vous êtes posé la question ? C'est terrible, on ouvre le livre et on se dit : est-ce que j'ai vraiment envie de lire ça ? De me faire face ? C'est ce qu'on disait au début.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah ben, c'est un livre qui pose des questions. Oui c'est ça, c'est juste.

JÉRÔME COLIN : Vous vous êtes posé la question ? Combien de personnes vous avez réellement rendues heureuses dans la vie ?

FRANÇOIS WEYERGANS : C'est une question qu'il vaut mieux éviter parce que les réponses sont dures.

JÉRÔME COLIN : Oui d'accord mais est-ce que vous vous êtes posé la question ? Ou est-ce que vous l'avez juste écrite pour vous en débarrasser ?

FRANÇOIS WEYERGANS : C'est mon personnage qui se pose la question.

JÉRÔME COLIN : Et vous ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah moi à titre personnel ? De temps en temps, on se pose la question quand même oui. Oui j'ai dû me la poser mais je pense que c'est une question à laquelle personne n'échappe. Non ?

JÉRÔME COLIN : Je pense qu'on ne peut pas décentement y échapper, il faut à un moment y faire face. Et essayer de faire le point avec ça. Vous êtes fier de vous ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ça, ça m'est complètement étranger comme sentiment.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui.

JÉRÔME COLIN : Mais fier de vous je parle dans le rapport que vous avez eu aux autres.

FRANÇOIS WEYERGANS : Non mais même, la notion de fierté m'échappe tout à fait.

JÉRÔME COLIN : Totalement ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. Il n'y a pas de quoi... enfin je ne vois pas... non, non, je ne comprends même pas...

JÉRÔME COLIN : Mais vous avez rendu des gens heureux ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Il faudrait le leur demander.

JÉRÔME COLIN : A votre avis ?

FRANÇOIS WEYERGANS : J'ai pas tellement d'avis là-dessus parce que... je crois, je ne suis pas sûr, on n'est pas sûr du tout. J'allais dire : « encore heureux qu'on ne soit pas sûr ».

J'aimerais bien faire un jour un roman qui se passe à Bruxelles

FRANÇOIS WEYERGANS : Il y a un peu d'embouteillage là.

JÉRÔME COLIN : Oui.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ça me rappelle quand j'étais avec ma petite fille, je la portais dans mes bras donc elle devait avoir 4 ans ½, 5 ans, et on est boulevard Saint-Germain, et il y a des embouteillages hallucinants avec des klaxons et tout ça, moi je suis sur le trottoir à pied, avec la petite fille, et en bon éducateur je lui dis : tu vois, ça, ça s'appelle des embouteillages. Alors elle me répond : j'aime les embouteillages. J'ai trouvé ça très bien, c'est la seule fois que j'ai entendu quelqu'un trouver quelque chose de positif dans un embouteillage. Elle était, je crois, assez fière d'avoir pu prononcer le mot. Elle avait fait un petit effort. Les enfants font ça parfois, des efforts pour bien reproduire le mot qu'on vient de leur dire, surtout quand ils sont un peu compliqués comme embouteillage. J'entends encore dire « j'aime les embouteillages ». C'est quelque chose à quoi je ne suis pas encore arrivé comme sagesse, moi je déteste les embouteillages.

JÉRÔME COLIN : Moi aussi, c'est quotidien.

FRANÇOIS WEYERGANS : Mais ça fait partie de votre quotidien, oui. Paraît-il.

JÉRÔME COLIN : Comme plein d'autres choses.

FRANÇOIS WEYERGANS : J'aime bien Bruxelles. Je voudrais m'en servir dans un roman de façon un peu... là justement dans « Royale romance » dont vous parliez, c'est Montréal. Ça se passe beaucoup à Montréal. Et j'ai un petit peu mis ce que je pensais... suggérer plutôt, ce n'est pas ce que je pensais de Montréal, sans tomber dans des descriptions... mais ça se passe quand même en grande partie à Montréal et ça se sent. Et là j'aimerais bien faire un jour un roman qui se passe à Bruxelles et donc mettre des bouts de Bruxelles... Le truc, c'est que ça se passe dans une ville sans insister sur la ville. Il faut dire qu'il traverse telle place sans commencer à décrire la place. Ce qui serait une faute de débutant.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Pourquoi une faute de débutant ?

JÉRÔME COLIN : Oui.

FRANÇOIS WEYERGANS : Parce qu'un débutant se croit contraint d'écrire pour faire vrai. Quand Balzac fait des descriptions, c'est pour éclairer la psychologie de ses personnages mais souvent dans des livres il y a des descriptions parce qu'ils n'en reviennent pas d'être là. New-York a fait beaucoup de tort à la littérature européenne de ce point de vue, ils vont à New-York, ils n'en reviennent pas d'être à New-York, alors on a... maintenant ça s'est un peu calmé parce qu'on a quand même beaucoup vu New-York au cinéma et à la télé, mais il y a la description. Par exemple si mon personnage, ou mes personnages traversent la Grand Place de Bruxelles, je ne vais pas commencer à faire l'historique de la Grand Place. Juste peut-être un détail, je pourrais montrer un petit chapiteau que j'aime bien, où on voit un cabaretier qui range les chaises du cabaret, ce que les gens ne voient pas assez, c'est assez sympathique.

JÉRÔME COLIN : Vous diriez quelque chose qui est important pour vous, à savoir que la Grand Place de Bruxelles est une des seules Grand Place comme ça au monde à ne pas avoir d'église.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. Il n'y a pas de bâtiment religieux. On ne se rend pas compte mais quand même inconsciemment on s'en rend compte. C'est quelque chose de tout à fait laïque, ça a été fait par des corporations, ça a été bombardé sur ordre de Louis XIV quand même, après on dit que Louis XIV était en retraite éclairée, c'est vrai c'était le copain de Molière, il pouvait trouver pire, il a quand même fait bombarder la Grand Place. Il n'avait pas dû voir de gravures de la Grand Place, il ne devait pas trop savoir ce que c'était. La moitié de ce qu'on voit Grand Place est faux, ça a été refait. Mais quand Baudelaire est venu donner des conférences à la Maison du Roi, ce n'est pas du tout ce qu'on voit.

JÉRÔME COLIN : Non ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Non, c'était un plus petit truc, ça a été fait après. Or Baudelaire est venu en 1862, 64, par là. Ça date d'après, fin XIXème siècle. Il y a Viollet-le-Duc aussi qui est venu rajouter un petit escalier, sur l'hôtel de ville. Devant il y a un escalier...

JÉRÔME COLIN : Mais comment vous connaissez tout ça vous ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Je m'intéresse à la Grand Place. Je m'intéresse aux choses. Il faut être curieux de tout.

JÉRÔME COLIN : Et ça sert à quoi ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Après quand vous écrivez, vous savez plein de choses et donc ça se sent. C'est comme c'est agréable de rouler dans une voiture quand on sait qu'elle peut rouler plus vite que la vitesse à laquelle on la fait rouler. Ce qui n'est pas trop notre cas à l'heure qu'il est. On sait qu'on peut accélérer. J'aime bien qu'on en sache un peu plus, enfin que si on écrit on en sache plus que ce qu'on dira. Ça donne de la force à ce qu'on dit.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ? Parce qu'on va à l'essentiel ? C'est ça ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Pas nécessairement mais on sent, ça passe dans les phrases, c'est un peu mystérieux, on sent que vous en savez plus que... que ce n'est pas votre dernière cartouche. Ça donne un peu de confort à la lecture. Et qu'on ne fait pas de fautes.

Il ne faut pas écrire quand on vient de tomber amoureux parce qu'on écrit des conneries

JÉRÔME COLIN : Après, combien de romans avez-vous écrits ? 10, 12, 13, 14, 15 ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Je ne sais pas trop, je pourrais compter, enfin plus de 10 oui.

JÉRÔME COLIN : Voilà. Est-ce que vous avez identifié une trame principale ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Non.

JÉRÔME COLIN : Le truc qui revient tout le temps. La famille, les femmes... Le sexe.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ça c'est dans tout... ça ne m'est pas vraiment particulier. C'est une bonne clé.

JÉRÔME COLIN : Les femmes, ça a été la grande aventure de votre vie ? Quand on vous lit en tout cas c'est ce qu'on peut aisément croire.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah oui ?

JÉRÔME COLIN : Non ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Il paraît, oui.

JÉRÔME COLIN : Non pas il paraît, je pose la question.

FRANÇOIS WEYERGANS : non mais là on mélange tout parce que vous me dites « les femmes ça a été la grande aventure de votre vie », donc ma vie à moi.

JÉRÔME COLIN : Oui.

FRANÇOIS WEYERGANS : Non.

JÉRÔME COLIN : Non ?

FRANÇOIS WEYERGANS : La grande aventure de ma vie, c'est de survivre. C'est de vivre. C'est-à-dire de me réveiller. Ça, c'est le grand truc.

JÉRÔME COLIN : Ce n'est pas si difficile ça.

FRANÇOIS WEYERGANS : Non. Oui, mais c'est déjà pas mal.

JÉRÔME COLIN : C'est déjà pas mal.

FRANÇOIS WEYERGANS : C'est vrai qu'on est un peu prisonnier de mythes comme ça, sur la femme par exemple on pense encore, moi ça m'arrive que ce soit une inspiratrice... C'est vrai que si on tombe amoureux tout à coup, on a plus d'idées, on devient un peu con aussi en même temps, donc il faut faire très

attention. Il ne faut pas écrire quand on vient de tomber amoureux parce qu'on écrit des conneries. Il faut avoir beaucoup de recul. Il faut écrire sur des choses anciennes. Il faut s'inspirer de choses anciennes, sinon, le danger c'est d'être trop sentimental. Pas seulement pour des histoires d'amour hein, pour des histoires de mort aussi. Là dans mon dernier roman, je me suis inspiré du suicide d'un de mes amis pour évoquer un suicide et j'ai pu le faire mais 15 ans après, ça m'avait beaucoup choqué à l'époque, je n'aurais pas pu écrire quelque chose à ce moment-là. C'est très compliqué tout ça parce qu'on emmagasine des sensations et puis il ne faut pas en avoir trop parce qu'après, elles vous étouffent. Parfois il m'arrive de renoncer à des voyages parce que je me dis que ce voyage va me déconcentrer, ça va m'apporter plein d'idées nouvelles et je n'en ai pas besoin, je suis un peu complet déjà dans ma tête.

JÉRÔME COLIN : Même chose avec les histoires d'amour ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ben les histoires d'amour oui, peut-être. Mais ça ce n'est pas prévisible. Un voyage, on peut toujours réserver un billet d'avion.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai.

FRANÇOIS WEYERGANS : Une histoire d'amour, elle vous tombe dessus ou pas, ce n'est pas pareil. Mais dans... oui c'est vrai qu'il y a beaucoup d'histoires d'amour dans mes romans...

JÉRÔME COLIN : Ben oui. Et de sexe.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. Alors pourquoi ? C'est un éclairage donné sur les personnages, en plus c'est avec quelqu'un d'autre donc c'est un petit peu mieux que de raconter la promenade de quelqu'un sous la pluie.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ça se fait à deux.

FRANÇOIS WEYERGANS : Bien que le type qui réussira ça... c'était le vieux rêve des néo-réalistes, dans le cinéma italien des années 45, 55, il y avait Zavattini qui avait dit « mon rêve », c'était le grand scénariste de Vittorio De Sica, qui avait dit « mon rêve c'est de filmer pendant 1h30 quelqu'un à qui il n'arrivera rien ». Ils ont un peu essayé avec « Umberto D. » qui reste un des plus grands films à mon sens du cinéma, le jour où on jugera les films selon leur poésie et pas seulement leur nombre d'entrées quelque chose aura évolué. Mais on n'en prend pas le chemin. C'est fou souvent la place qu'il y a dans la presse écrite, la place qu'on donne à tel ou tel film m'a l'air tout d'un coup proportionnelle et non pas inversement proportionnelle aux espaces publicitaires et au nombre d'entrées. Alors s'il y a beaucoup de publicité et d'entrées, les gens seront obligés de faire une pleine page sur le film, parce qu'ils estiment que leur lecteur va être content, au lieu de trouver un petit film taïwanais ou luxembourgeois...

JÉRÔME COLIN : Sur lequel il y aurait pourtant des choses à dire.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui c'est ça. Ce n'est pas trop grave, l'important c'est que les films soient faits. En plus le nombre d'entrées, on est combien, 6 milliards, 7 milliards ? Combien on est ?

JÉRÔME COLIN : Oui entre 6 et 7 à mon avis.

FRANÇOIS WEYERGANS : Alors entre, vous faites 10 millions d'entrées, ce qui est énorme, et un autre fait 6.000 entrées, ce qui est, par rapport à 6 milliards ça revient au même hein.

JÉRÔME COLIN : C'est de toute façon ridicule.

La littérature n'a pas de rôle thérapeutique dans la vie d'un écrivain

JÉRÔME COLIN : Vous vous débinez toujours sur les femmes et le sexe dans vos romans. Vous dites, c'est pour éclairer les personnages.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, je n'ai pas compris le verbe. Vous avez dit quoi ?

JÉRÔME COLIN : Débîner.

FRANÇOIS WEYERGANS : Débîner. Je débîne quoi là ?

JÉRÔME COLIN : Vous ne voulez pas parler de ça.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah, vous vous débinez ! C'était conjugué.

JÉRÔME COLIN : Oui, vous vous débinez.

FRANÇOIS WEYERGANS : J'avais compris que je débinais.

JÉRÔME COLIN : Non, vous vous débinez.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui.

JÉRÔME COLIN : Sur ça. Peut-être que vous en parlez tout simplement parce que c'est un intérêt majeur chez vous. Point.

FRANÇOIS WEYERGANS : C'est bien, vous me donnez la réponse en plus. Sur un plateau.

JÉRÔME COLIN : Non, je vous le demande. Chez vous, le « vous » allait vers le haut et il y avait un point d'interrogation. Ce qui ne serait pas grave, on est tous dans le même cas.

FRANÇOIS WEYERGANS : Il n'y a rien de grave.

JÉRÔME COLIN : Et donc la question d'après, c'était : est-ce que ça vous a aidé à appréhender ça ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Non là écrire n'aide en rien. C'est comme...

JÉRÔME COLIN : Vous n'avez pas réussi à mieux appréhender ni les femmes ni votre rapport à elles à travers ça ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ce n'est pas pour ça qu'on écrit. Là, je suis tout à fait hostile aux idées qu'écrire rendrait des services à l'auteur, faire ça comme une thérapie par exemple... Quand j'écris un livre sur la mort du père, le père qui mourrait, c'était un peu ambigu, c'était un petit peu mon propre père, un peu en même temps un père inventé, les gens après me disaient en prenant un air un peu comme ça gentil, « ça vous a aidé ? Ça vous a permis de surmonter votre deuil ? ». J'éclatais de rire parce que ce n'est pas pour ça qu'on écrit. Surmonter mon deuil, c'était déjà fait parce que j'ai écrit 20 ans après cette mort, en plus ce n'est pas ça, ce n'est pas pour ça qu'on écrit. Il y a des gens qui écrivent pour ça. Ils disent, qu'est-ce qu'ils disent ? : « Oui, j'ai vidé mes tripes dans mon livre ».

JÉRÔME COLIN : Pas du tout vous.

FRANÇOIS WEYERGANS : Moi, je réponds qu'on vide ses tripes ailleurs, d'ailleurs il y a des endroits prévus pour ça. La littérature n'a pas de rôle thérapeutique, je ne pense pas, dans la vie d'écrivain. Il y avait Françoise Dolto qui disait : les écrivains écrivent sinon ça les rendrait malade s'ils n'écrivaient pas. Moi c'est le contraire. Moi ce qui me rend malade c'est d'écrire.

JÉRÔME COLIN : Mais pourquoi vous le faites alors ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Parce que j'en ai envie. C'est peut-être comme...non, parce que ça me plaît quand même. En fait, globalement écrire un roman, c'est très agréable. Vous vous réveillez le matin ou le soir, au réveil vous dites : c'est bien je suis en train d'écrire un roman. Ça, c'est très satisfaisant. Après il faut se coltiner le roman, c'est-à-dire il faut le faire phrase par phrase. Les phrases vous résistent, ce n'est pas bien, vous faites un premier jet qui est nul, il faut avoir le courage aussi d'accepter ça, il faut passer par du mauvais avant d'arriver... le fantasme c'est d'écrire d'un seul jet et que ce soit génial tout de suite. Enfin génial, que ce soit en tout cas très agréable à relire. Là vous écrivez 7 ou 8 pages, enfin, vous, moi, la grammaire nous joue de ses tours... et vous croyez que c'est bon et c'est très mauvais. Vous le relisez 15 jours après, c'est mauvais. Alors, c'est humiliant. Alors ma théorie, c'est que le cerveau humain produit spontanément beaucoup de conneries. Et donc, il faut après les corriger. On n'est pas bon du premier coup. Et ça c'est une humiliation qui m'attend, alors je repousse ce moment. Je préfère encore vivre, mener ma vie et ne pas écrire que de me confronter à ça, que ça ne va pas être bon tout de suite.

JÉRÔME COLIN : A votre faiblesse.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ça ne va pas être bon... Ce n'est pas de la faiblesse non plus, c'est organique presque. Vous n'êtes pas extraordinaire du premier coup. Mais c'est comme partout. Le sport c'est pareil, là-dedans aussi si on ne travaille pas tout le temps, le pianiste s'il ne fait pas ses gammes tous les jours il rate son concert.

JÉRÔME COLIN : Mais vous le saviez que vous n'étiez pas extraordinaire avant de commencer à écrire ?
Ou c'est l'écriture qui vous l'a appris ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ce n'est pas que je ne sois pas extraordinaire, c'est que mon écriture, mais je crois que c'est une règle pour tout le monde, sauf ceux qui sont tellement fiers d'avoir pondu une merde que bon après...

JÉRÔME COLIN : Il y en a !

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, il y en a, ils trouvent même du public, donc tant mieux, chacun son truc. Mais vous découvrez que c'est une discipline alors qu'on croit, vu de loin, on croit que ça n'en est pas une. On pense que tout ça c'est assez facile, que c'est agréable, les gens envient la vie d'écrivain. C'est un statut social encore dans certaines civilisations. Le mieux, c'est au Japon. Alors au Japon, l'écriture est respectée, ils ont une vieille tradition de l'écriture. Les gens s'inclinent. Quand je disais : je suis écrivain ... on me demandait ce que je faisais, je disais : je suis écrivain, *sakadès* en version originale. Oh, oh.... On est un peu gêné presque.

JÉRÔME COLIN : Mais vous le comprenez, vous ? Parce que vous l'avez j'imagine ce respect pour les auteurs, les écrivains ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ce qui est bien, c'est d'effacer le travail. On ne s'en rend pas compte. Il y a une phrase que je connais depuis longtemps qui est : il est difficile d'avoir l'air facile. Il ne faut pas montrer qu'il y a du travail, il faut arriver à un plaisir de lecture, à une facilité, à ce que ce soit fluide, à ce que le lecteur tourne les pages et soit toujours intéressé, phrase après phrase, ça c'est du vrai travail.

Je n'ai pas l'impression d'être vieux... on a connu quand même le rock n'roll

JÉRÔME COLIN : Allez, je vous emmène quelque part.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah bon. Nous quittons ce...

JÉRÔME COLIN : Nous quittons cet habitacle pour quelques minutes.

JÉRÔME COLIN : Ça vous a plu cette petite promenade 40 ans en arrière ?

FRANÇOIS WEYERGANS : C'est bien. Oh vous savez le musée, ce n'est pas 40 ans en arrière parce que les tableaux, ils ont 3 siècles.

JÉRÔME COLIN : Mais ça vous a plu ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Surtout de revoir « La petite fille à l'oiseau ». Ça m'a beaucoup impressionné parce que c'est un tableau que j'ai beaucoup aimé. Je ne l'avais pas vu depuis très longtemps. Elle n'a pas changé, hein.

JÉRÔME COLIN : Elle n'a pas bougé, elle.

FRANÇOIS WEYERGANS : Exactement.

JÉRÔME COLIN : Elle n'a pas bougé, elle. Ça vous emmerde profondément de vieillir ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Pas du tout, je n'y pense même pas.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ? Ça ne vous effleure pas.

FRANÇOIS WEYERGANS : Non, parce que tout ça a changé de sens. Le mot vieillir n'a plus le même sens aujourd'hui qu'il y a 30 ans.

JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Je n'ai pas l'impression d'être vieux comme... je ne veux pas tomber dans les lieux communs mais il y a quand même les progrès de la médecine, psychologiquement aussi on a quand même connu le rock n'roll...

JÉRÔME COLIN : Vous croyez que ça nous a protégés ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRANÇOIS WEYERGANS : J'en suis persuadé.

JÉRÔME COLIN : Ça m'intéresse, allez-y. Plus loin.

FRANÇOIS WEYERGANS : Et même l'écoute des Beatles, des Rolling Stones, ce qui vient après le rock, je parle du rock du début, ça ne peut pas ne pas modifier... je ne suis pas spécialiste du cerveau, je ne suis pas neurochirurgien mais j'aimerais simplement parler de ça avec un neurochirurgien, je pense que le cerveau donc reçoit toutes ces ondes musicales, ces rythmes, est forcément façonné de façon un peu plus sympathique que les musiques qui étaient écoutées dans les années 20, les musiques de variétés qui étaient écoutées dans les années 20 ou 30, je pense. C'est une de mes convictions. Mais c'est plutôt une intuition, je n'irais pas faire un cours au Collège de France...

JÉRÔME COLIN : Mais vous pensez qu'Elvis Presley et les Stones vous ont fait du bien.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, en tout cas à moi et un peu à d'autres. Ce n'est pas par hasard que ça a été des phénomènes. C'était quand même du jamais vu au point de vue audience, écoute. Les Stones et les Beatles aussi qui sont plus doux. L'arrivée de l'album « Sergeant Pepper » ça a été un événement culturel mondial.

JÉRÔME COLIN : Vous l'avez vécu de l'intérieur cet événement-là ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. Je l'ai vu arriver, le disque annoncé, j'ai été un des premiers acheteurs du disque. J'étais à Londres quand ils enregistraient « Let it be ». Ils faisaient un film. J'étais avec une fille qui connaissait bien l'ingénieur du son, le principal ingénieur du son...

JÉRÔME COLIN : Georges Martin.

FRANÇOIS WEYERGANS : Non, sur le tournage.

JÉRÔME COLIN : D'accord.

FRANÇOIS WEYERGANS : J'ai oublié le nom, c'était un ingénieur du son qui se coltinait le vrai boulot, c'est-à-dire placer les micros devant la batterie... Donc elle m'avait emmené, on est allé voir un petit bout du tournage, c'était assez marrant. En fait j'ai connu, oui j'ai eu un moment Londres comme ça, un bon moment, quand c'était ? 69 à 72 par là. J'étais un jour dans un bar à Chelsea, il y avait un vieux monsieur affalé, un vieux mec, que je trouvais très vieux, qui roupillait, qui cuvait je ne sais quelle boisson, moi je suis à côté, je vais m'asseoir à la table à côté avec cette amie, qui était une cover-girl, elle était très bien, et je sors... je fumais des Boyard Maïs à l'époque, donc une cigarette qui n'existe plus. Et donc je sors mon paquet de Boyard Maïs que j'avais apporté de Paris, je le mets sur la table et le vieux mec qui dormait, tout à coup s'excite comme un fou et me dit : oh Boyard Maïs, I want ... J'en veux, donne-la moi. Il se relève un peu, il perd 30 ans, il est beaucoup plus jeune, et c'était Jimmy Hendrix.

JÉRÔME COLIN : Ouais !.....

FRANÇOIS WEYERGANS : Je lui ai donc donné des Boyard Maïs, qu'il a fumé, je lui ai donné la moitié du paquet ce qui était généreux de ma part parce qu'on ne les trouvait pas en Angleterre, je les avais apportées de Paris, je n'en avais pas beaucoup, c'est comme ça que j'ai connu Jimmy Hendrix. Et le pauvre il est mort pas longtemps après, il est mort très jeune hein.

JÉRÔME COLIN : 27 ans.

FRANÇOIS WEYERGANS : Je l'ai vu de mes yeux, vu, il faisait vieux. La drogue avait abimé sa peau, tout ça. Il y a eu ce petit sursaut de vie devant des cigarettes qu'il connaissait. C'était Londres.

Vous savez, les lits ne s'occupent pas seulement à heure fixe

JÉRÔME COLIN : Vous avez gardé ce mode de vie rock'n'roll. Vous vivez la nuit un peu, m'a-t-on dit.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ça, c'est parce qu'on écrit mieux la nuit, c'est pour ça, c'est technique, c'est un choix vraiment technique. C'est que la nuit, on n'est pas déconcentré. On n'a pas la tentation quand ça

ne va pas, or souvent ça ne va pas, de sortir, d'aller voir un film, d'aller voir des copains. La nuit, qu'est-ce que vous voulez faire ? Surtout maintenant, les nuits de maintenant, encore jadis la nuit on pouvait aller dans des boîtes de nuit un peu fréquentables, là aujourd'hui à 4h30 du matin, qu'est-ce que je fais ?

JÉRÔME COLIN : Y'a rien à faire.

FRANÇOIS WEYERGANS : Je continue d'écrire.

JÉRÔME COLIN : Ah oui, c'est pour ne pas avoir de tentation quand ça ne marche pas.

FRANÇOIS WEYERGANS : On se concentre mieux. Il n'y a pas le téléphone. Les autres dorment. C'est un choix technique. Quand je n'écris pas je ne vis pas tellement la nuit. Ça reste un peu parce que c'est un pli qui est pris.

JÉRÔME COLIN : Vous vivez avec quelqu'un ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ça ne regarde que moi ça.

JÉRÔME COLIN : Non mais pour voir comment faire accepter à l'autre...

FRANÇOIS WEYERGANS : Voilà une bonne question.

JÉRÔME COLIN : C'est ça la question. Vous voyez ce que je veux dire ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui c'est le côté social en vous qui parle : le pauvre, quelle femme fait-il souffrir en lui imposant des horaires de nuit.

JÉRÔME COLIN : Ou quelle femme fais-je souffrir ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah.

JÉRÔME COLIN : C'est pour ça que je pose la question, ça m'intéresse. Comment est-ce que quand on a quelque chose qui nous dévore comme ça, comme cette envie d'écrire, ou ça peut être autre chose, comment est-ce qu'on fait pour combiner ça ? Avec l'amour, avec la famille ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ben quand les filles étaient petites et que moi je travaillais la nuit, elles étaient très contentes parce que je ne dormais pas, je n'avais pas encore dormi quand j'allais les réveiller pour qu'elles se préparent pour partir pour l'école, donc elles voyaient arriver quelqu'un de frais. Enfin frais, il a passé la nuit mais pas quelqu'un qui se réveillait, je n'étais pas en train de bailler, me frotter les yeux et donc j'étais en pleine forme quand même. Elles m'ont toujours dit après, maintenant elles sont plus âgées, que c'était assez agréable de voir arriver dans leur chambre quelqu'un qui était frais, guilleret, qui ouvrait les rideaux, qui chantonnait, qui leur mettait des disques, qui descendait sans problème acheter des croissants chauds, qui les remontait, tandis que sinon j'avais à faire, comme tous les enfants du monde, les parents se réveillent en même temps.

JÉRÔME COLIN : Mais votre femme, de ne pas avoir eu d'homme dans son lit vu qu'il bossait...

FRANÇOIS WEYERGANS : Vous savez les lits ne s'occupent pas seulement à heure fixe.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai. Je vous rassure, je sais.

Bruxelles est une terre d'accueil de très grands textes, ceux de Verlaine, Rimbaud...

JÉRÔME COLIN : Place Rouppe.

FRANÇOIS WEYERGANS : Il y a toujours le restaurant. J'y suis passé hier déjà. La place Rouppe, ah oui ils ont changé l'hôtel, Windsor, oui ça j'ai vu hier. La place Rouppe, je tiens beaucoup à la place Rouppe, j'y viens chaque fois que je viens à Bruxelles...

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Parce que c'est là qu'il y a eu le problème entre Verlaine et Rimbaud.

JÉRÔME COLIN : C'est ici que Verlaine a tiré sur Rimbaud.

FRANÇOIS WEYERGANS : Non il a tiré dans un hôtel un peu plus loin. Mais là Rimbaud a pris... la gare du Midi se trouvait là à l'époque, on savait tous ce que faisaient Verlaine et Rimbaud place Rouppe, ils allaient à la gare, la gare était là, à 5 mètres.

JÉRÔME COLIN : Ah bon !

FRANÇOIS WEYERGANS : C'est là qu'il y avait la gare du Midi.

JÉRÔME COLIN : D'accord.

FRANÇOIS WEYERGANS : De leur temps. Même ma mère l'a connue.

JÉRÔME COLIN : Et ce n'est pas ici que Verlaine a tiré sur Rimbaud en fait.

FRANÇOIS WEYERGANS : Dans un hôtel un peu plus loin. Et d'abord passons sur tout un éloge qu'il faut faire de Bruxelles comme terre d'accueil de très grands textes, mais c'est quand même à Bruxelles qu'à la fois Rimbaud et aussi Lautréamont pour « Les chants de Maldoror » ont choisi Bruxelles pour se faire imprimer. Les textes ont été imprimés ici. Je ne parle pas de Baudelaire qui est venu souvent. Et l'histoire de Rimbaud et Verlaine est très intéressante parce que nous avons donc, Verlaine a 29 ans et Rimbaud a 19 ans. Ils sont ensemble. Ils se disputent, Verlaine vient ici, je fais tout le trajet parce qu'en fait Verlaine vient, il revient... ils sont à l'hôtel de Courtrai qui se trouve rue des Brasseurs près de la Grand Place – j'ai d'ailleurs vu que la Communauté Wallonie Bruxelles s'est fendue d'une plaque il y a une dizaine d'années où on peut lire qu'ici Rimbaud et Verlaine, blabla... – Donc Verlaine tire sur Rimbaud, il achète un revolver le matin aux Galeries Saint-Hubert... Le trajet est très amusant à faire, vous allez à l'endroit de l'hôtel, vous faites le trajet de Verlaine qui va donc à pied aux Galeries Saint-Hubert, après il s'arrête au café de la Maison des Brasseurs où il a dû boire plus de l'absinthe que de la bière parce qu'il est complètement saoul, il achète ce revolver soi-disant pour se suicider, Rimbaud lui dit qu'il va partir et rentrer à Londres, là-dessus Verlaine sort le revolver dans la chambre d'hôtel et tire un coup qui atterrit dans le poignet de Rimbaud. L'autre coup est tiré dans le mur. Ils se rabibochent. Rimbaud va à l'hôpital qui se trouve près du Jardin Botanique. Il décide quand même de partir pour Paris, en fait pour aller voir sa mère dans les Ardennes. Donc, ils vont là à la gare. Et il se fait que Verlaine a toujours sa main dans sa poche et Rimbaud devine qu'il y a le revolver dans la main qui est dans la poche. Donc, il prend peur et se jette dans les bras du premier flic venu et il dénonce Verlaine. Il dit : ce monsieur veut me tuer. Là-dessus l'agent obtempère, s'adresse à Verlaine et découvre le revolver, ramène tout le monde au poste et Verlaine sera emprisonné pendant 2 ans. Alors Rimbaud après enlève sa plainte. Il retire sa plainte. Et malgré ça la justice belge juge Verlaine et le met en prison pendant 2 ans. 2 ans de prison pour un coup de feu, soi-disant homicide, le type il a tiré sur le poignet, il n'allait pas le tuer. Après, il y a eu un épisode assez désagréable aussi, c'est qu'ils soupçonnent que Rimbaud et Verlaine auront des rapports homosexuels, c'est la justice belge qui est en plein boum et le juge ordonne à un médecin de faire l'examen corporel de Verlaine pour voir s'il n'y a pas, entre guillemets, « des traces d'habitude pédérastique ». Fermer les guillemets. Je ne vois pas trop comment on voyait ces traces, n'empêche qu'on a le procès-verbal du médecin qui est hallucinant à lire, incroyable, où le médecin décrit la verge et l'anus de Verlaine.

JÉRÔME COLIN : Allé ! Ça existe ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, ça a existé. Alors il en conclut qu'il a eu des rapports homosexuels récents mais ce n'est pas une habitude invétérée. Donc, ça aggrave un peu le cas. Le texte, on l'a retrouvé, il se trouve ici à la Bibliothèque Royale. Donc il y a un médecin qui dit ça. Je vous passe la description, je ne la connais pas par cœur, de l'anus, qu'ils ont trouvé qu'on pouvait penser que... Et du gland de ce brave Verlaine qui serait... je ne vois pas comment on peut voir la différence entre un gland d'homosexuel et un gland de... Il faudrait que j'en parle à un urologue. Ça me paraît la folie. Là, on est en 1873. Finalement Rimbaud se tire, il se tire alors que l'autre lui a tiré dessus, et il revient 4 mois plus tard, donc pendant que Verlaine est en prison à Mons, Rimbaud revient à Bruxelles avec le manuscrit quand même de « Une saison en enfer ». Il vient apporter, rue aux Choux, on n'est pas loin, à un imprimeur, il demande d'en imprimer une centaine d'exemplaires. Quand c'est imprimé le pauvre Rimbaud n'a pas de quoi payer l'imprimeur, si bien que l'imprimeur garde les centaines... il en donne 3 ou 4. Il dit : vous aurez le reste quand vous me payerez. Rimbaud n'est jamais allé les chercher, du coup les 4, 5 exemplaires ont pris, après la mort de

Rimbaud une valeur de bibliophile incroyable, il n'y avait que 4, 5 ou 6, je ne suis pas sûr du chiffre, jusqu'à ce que dans les années 1920 par-là, il y a quelqu'un qui rachète le local de l'imprimerie rue aux Choux, il vide tout ça, il trouve une caisse et découvre 92 exemplaires de « Une saison en enfer », qui du coup fait baisser la cote et il dit ça à l'ex beau-frère, donc le type qui avait épousé la sœur de Rimbaud, Paternie Berrichon qui se faisait passer pour le grand spécialiste de Rimbaud, il lui annonce cette découverte et l'autre le supplie à genoux de les brûler parce sinon ça va faire baisser la cote. Il ne les a pas brûlés, j'ai des amis qui en possèdent, ça coûte moyennement cher. J'en ai eu en main, c'est très émouvant.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, c'est une petite plaquette, c'est très... c'est plus ou moins bien imprimé, c'est quand même « Une saison en enfer », imprimé à Bruxelles.

Il y a deux choses importantes, ce sont la jouissance et le désir

JÉRÔME COLIN : Qu'est-ce qui vous a donné envie de savoir, de connaître, d'être passionné, vous dans la vie ? Ça a été quoi votre déclic ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Le savoir est une jouissance. C'est un raccourci, mais les gens qui ne savent pas que savoir est une jouissance se privent d'une jouissance.

JÉRÔME COLIN : Je suis entièrement d'accord. Mais qu'est-ce qui a été votre déclic ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Une curiosité naturelle. J'ai été élevé dans une maison où il y avait beaucoup de livres. Donc c'est possible, en même temps c'est un peu spontané parce que je connais plein de gens qui habitent dans des maisons où il y a des livres et qui n'en lisent pas un seul. Donc il y avait aussi les dictionnaires, je regardais beaucoup de dictionnaires de géographie avec des cartes. Alors voilà, on est rue des Brasseurs. Non, on n'est pas rue des Brasseurs.

JÉRÔME COLIN : Non.

FRANÇOIS WEYERGANS : On arrive à St Géry.

JÉRÔME COLIN : St Géry. Je vous parle et je ne regarde pas le paysage. J'ai lu quelque part que vos deux héros quand vous étiez petit c'était Tintin et Jésus Christ. Deux puceaux. En l'occurrence.

FRANÇOIS WEYERGANS : Je l'étais aussi.

JÉRÔME COLIN : Oui, c'est vrai.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, ça a dû me donner le goût de faire des récits avec un personnage masculin principal. Qui est une formule qui continue à bien fonctionner dans la littérature mondiale, donc c'est une majorité d'hommes qui écrivent. Je préfère parler d'hommes parce que je suis sûr de ne pas faire de faute de psychologie. Regardez là, tout un symbole, vous voyez Pathé Palace à peine qui s'efface... C'était la sortie d'un ancien cinéma... Il y a des traces comme ça, que bientôt les archéologues vont découper et mettre dans les musées... Pathé Palace. C'est la sortie de secours d'un truc qui est devenu un magasin de je ne sais quoi.

JÉRÔME COLIN : Ça existe, ils font des concerts là, il y a encore un petit cinéma. C'est très moderne. Bien foutu. Excusez-moi. J'ai un ami qui m'envoie un SMS qui tombe à point.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah bon.

JÉRÔME COLIN : Il m'envoie toujours des choses bizarres. Il me dit, vous parliez de jouissance tout à l'heure, ça tombe bien. « La jouissance me paraît le but de la vie et la seule chose utile au monde ».

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah oui on vous envoie ça comme ça en plein...

JÉRÔME COLIN : Oui c'est un poète mon pote, regardez.

FRANÇOIS WEYERGANS : Non, je vous crois.

JÉRÔME COLIN : C'est Théophile Gauthier qui a dit ça.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah ben oui.

JÉRÔME COLIN : Vous y croyez ? La jouissance me paraît le but de la vie et la seule chose utile au monde ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Le but non, la récompense, peut-être. Peut-être que c'est en ne la cherchant pas qu'on la trouve comme dirait l'autre.

JÉRÔME COLIN : Je lui réponds quoi quand il me dit ça ? Vous n'avez pas une autre belle phrase sur la jouissance ou sur...

FRANÇOIS WEYERGANS : On ne répond pas à ça. Ça a été fait pour réfléchir pendant 3 jours. Vous dites : bien reçu.

JÉRÔME COLIN : Je lui mets « bien reçu » ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Bien reçu, je digère, la phrase.

JÉRÔME COLIN : Oui. Bien reçu, je digère. Bien.

JÉRÔME COLIN : Vous avez assez joui dans votre vie ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, oui. Il y a deux choses importantes, ce sont la jouissance et le désir. Il faut rester en état de désir, ça me paraît important, et le désir n'a pas d'âge. Donc le désir... Ce chapeau, vous ne trouvez pas que c'est un hommage à Léonard Cohen un peu, ce chapeau ?

JÉRÔME COLIN : « Ring the bell that still can ring », vous connaissez ça ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui.

JÉRÔME COLIN : « Forget your perfect offering ».

FRANÇOIS WEYERGANS : Alors là on passe... tiens c'est un coiffeur maintenant, avant c'était un Delhaize. L'immeuble là, je ne sais pas si vous... on ne le voit pas avec votre faux toit...

JÉRÔME COLIN : Celui-là ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Non là il y a un immeuble pseudo moderne des années 50 qui est assez étonnant où j'ai écrit une partie de mon premier livre. C'est un appartement que louait, où habitait Maurice Béjart.

JÉRÔME COLIN : D'accord.

FRANÇOIS WEYERGANS : A un moment donné, un jour il avait eu 6 mois de tournée d'affilée, l'appartement était vide, moi j'étais à Paris, je voulais faire ce livre, je n'arrivais pas à me concentrer à Paris, j'avais trop de choses à faire, trop de gens, et il m'a dit : si tu veux, comme je ne suis pas là, je te prête l'appartement. Donc, je suis resté là plusieurs mois, et de temps en temps il est à louer et je me dis que je pourrais le louer. J'aimerais vous le montrer. Cet immeuble où il y a des plaques rouge jaune un peu à la Mondrian. Si vous tournez comme ça, on peut le voir.

JÉRÔME COLIN : On va passer devant, j'ai envie de le voir.

FRANÇOIS WEYERGANS : Vous le verrez en face.

JÉRÔME COLIN : Il est à louer ?

FRANÇOIS WEYERGANS : non pas maintenant mais parfois il est à louer. Un jour, il était à louer, j'ai même téléphoné, je me suis dit : qu'est-ce que je vais aller louer ça, je ne viendrai jamais. En même temps j'ai envie de le louer. Il ne faut pas retourner trop dans les lieux. Un de mes romans qui s'appelle « La démence du boxeur », qui raconte la vie d'un vieux producteur, ce vieux producteur rachète la maison de son enfance, à la fin de sa vie, et finalement il y meurt. Donc moi je dis qu'il ne faut jamais racheter la maison de son enfance, ni son enfance.

JÉRÔME COLIN : Moi ça m'impressionne quelqu'un qui dit : oui, j'ai assez joui dans ma vie, j'ai beaucoup joui dans ma vie.

FRANÇOIS WEYERGANS : Assez non.

JÉRÔME COLIN : C'est quand même une réussite non ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah c'est votre...

JÉRÔME COLIN : Non ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Mais on peut arriver à faire jouissance de tout. Par exemple s'il y a des choses qui ne vont pas, même le malheur peut vous faire jouir.

JÉRÔME COLIN : C'est-à-dire ? Expliquez-moi svp.

FRANÇOIS WEYERGANS : Il faut surtout toujours mettre le signe + devant tout ce qui arrive. Alors moi parfois, j'épate mon entourage parce que tout à coup les choses ne se font pas, on m'annonce que la maison de production de mon film est tombée en faillite, je ne sais pas comment je suis fait mais tout à coup ça m'excite un peu. C'est une situation inattendue, ça tombe en faillite donc le contrat qu'on avait avec le distributeur tombe donc le film ne sort pas. Ça m'intéresse. Au lieu... j'aurais pu pleurer... au lieu de ça je me dis : tiens, c'est un nouvel événement, mon film ne sortira pas en salle, il est en faillite. J'intègre ça et ça me convient.

JÉRÔME COLIN : Mais ça c'est les choses professionnelles, mais avec les vraies choses de la vie ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Pareil. C'est le fameux truc qu'est-ce qui peut faire souffrir, pleurer... Oui quand j'étais jeune, je pleurais un peu.

JÉRÔME COLIN : Vous ne pleurez plus jamais ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Pratiquement plus, sauf en cas de mort, si on m'annonce la mort par accident de quelqu'un, oui ça quand même, mais il y a une sorte d'armure que j'ai peut-être eu aussi en faisant une psychanalyse très jeune.

J'ai fait une psychothérapie avec Lacan

JÉRÔME COLIN : Parce qu'à 20 ans vous étiez un grand angoissé m'a-t-on dit.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah bon !

JÉRÔME COLIN : C'est ce qu'on m'a dit et d'ailleurs que vous êtes allé en psychanalyse, et pas chez n'importe qui.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, j'étais plutôt nerveux, pas angoissé pour autant. Un système nerveux... enfin bon... Madame Dolto que j'avais vu aussi un peu m'avait dit : oui, vous comprenez, vous avez été trop doué trop vite, et la carcasse ne suit pas. J'avais des crises de tachycardie, j'avais des problèmes d'agoraphobie qui arrivaient, peut-être pour me tempérer un peu, je ne sais pas, je me suis sorti de tout ça assez vite, je suis un agoraphobe guéri. Claustrophobe guéri. Tout un temps je ne pouvais même plus prendre d'avion, c'était impensable que je monte dans un avion. J'ai même parfois dû annuler des voyages, il y a des moments où je pensais que j'y arriverais. Je me souviens, on avait organisé pour moi tout un voyage en Inde, dans 7 ou 8 de l'Inde, c'était le Ministère de la Culture à Paris qui faisait ça, des rencontres d'écrivains, tout le programme était fait et la veille, je me dis : c'est demain matin que je dois prendre le Paris-Bombay, ensuite j'aurai Bombay-Madras... je me dis : je ne peux pas, j'annule. Et je le regrette, j'aurais aimé l'avoir fait, mais j'étais contraint d'annuler parce que je ne me voyais pas rentrant dans l'avion.

JÉRÔME COLIN : Ce n'était pas imaginable. C'est vrai que vous avez fait cette psychothérapie avec Lacan ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah oui, c'est vrai.

JÉRÔME COLIN : C'est vrai ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui.

JÉRÔME COLIN : C'était votre thérapeute ?

FRANÇOIS WEYERGANS : C'est moi qui le dis. Thérapeute je ne sais pas mais c'était des rencontres très excitantes.

JÉRÔME COLIN : Mais il est mort en quelle année Lacan ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Il est mort en 1981. C'est drôle parce que c'est l'année où j'ai publié ce livre sur le moine copte dont je vous ai parlé tout à l'heure, « Macaire le copte », j'étais dans un bureau chez Gallimard et je signais quelques exemplaires et je me dis je vais l'envoyer à Lacan. Et je commence à écrire « pour le Dr Lacan, » et là je cherche une formule qui fasse un peu d'effet, là-dessus l'attachée de presse ouvre la porte du bureau et me dis « je viens d'entendre à la radio que Lacan vient de mourir ». On a appris sa mort au moment où je lui dédicais quelque chose. Alors le lendemain j'ai accepté d'aller parler de lui à la radio, sur France Culture, en me disant : c'est le dernier rendez-vous que j'ai avec lui. Un rendez-vous posthume.

JÉRÔME COLIN : Il vous a appris quoi ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Justement à ne pas me laisser abattre par les choses malheureuses.

JÉRÔME COLIN : Vous pouvez me donner un tout petit conseil, svp.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah mais ça, ça s'apprend en faisant une petite cure, hein. En fait les gens parlent de psychanalyse mais tant qu'on n'en a pas fait une... elle peut être ratée aussi. Il m'est arrivé même souvent de conseiller à des amis de laisser tomber leur analyste dans les meilleurs délais, de laisser tomber parce que...

JÉRÔME COLIN : Mais il vous a appris quoi à part ne pas vous laisser abattre par les choses de la vie ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Par exemple quand mon père est mort, ça m'a quand même aidé d'avoir été analysé 15 ans avant.

JÉRÔME COLIN : En quoi ?

FRANÇOIS WEYERGANS : C'est-à-dire que je ne suis pas tombé en pleurs, j'ai intégré ça, on réfléchit un peu, parce qu'il était mort d'une façon assez inattendue, assez jeune finalement, un problème de cœur alors qu'il avait vu le cardiologue peu de jours avant qui avait dit que tout allait bien, la médecine n'est pas non plus une science toujours sûre. Enfin, j'ai beaucoup de respect pour la médecine. Quand on fait un scanner et qu'on vous dit que tout va bien, on est content.

JÉRÔME COLIN : En même temps quand on se protège autant, vous dites ça m'a peut-être donné une armure de faire cette thérapie jeune, est-ce qu'on ne passe pas à côté de choses essentielles de la vie aussi ? A savoir les émotions.

FRANÇOIS WEYERGANS : Non, parce qu'on peut quand même vivre des émotions qu'on trie un peu. Je trouve ça plutôt mieux de ne pas se laisser dominer par des émotions trop fortes, ça ne sert à rien finalement. Ça ne sert à rien à mon avis. Alors surtout si on veut après se servir d'expériences vécues pour en faire... de le mettre dans un domaine qu'il faut bien appeler le domaine de l'art, le sentimentalisme et l'émotion... - Alors voilà la maison, alors vous voyez c'est le 1, 2, 3, 4, c'est le 5^{ème} étage juste avant la terrasse.

JÉRÔME COLIN : Et Béjart habitait là.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, il a habité là pendant des années, il avait tout l'étage. La pièce de devant est très bien. On pouvait se mettre à plat ventre, on tirait le rideau, la vitre va jusqu'en bas, à plat ventre vous aviez vue sur le carrefour et selon les musiques écoutées ça fait faire aux passants une chorégraphie différente.

JÉRÔME COLIN : Des choses spéciales.

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui. Il y a toujours un moment où il y a un point de synchronisme avec la musique.

JÉRÔME COLIN : Génial.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ce qui allait bien, c'était Webern, les petites notes des quatuors de Webern ça allait très bien avec le passage des passants. Il y avait aussi « Sur un marché persan » qui fonctionnait très bien. Je m'amusais un peu à ça. Là j'écrivais le début du « Pitre ». Ça, c'est un magasin chinois, il est très bien aussi, c'est un marché chinois, j'achète des trucs religieux auxquels je ne comprends rien mais ça me

plaît de les acheter. Des petites feuilles dorées, je ne sais pas à quoi ça sert, je crois qu'ils les brûlent à un moment donné, dans une cérémonie que je ne connais pas.

JÉRÔME COLIN : Vous croyez que vous étiez un surdoué ? Parce que vous dites : j'ai l'impression que j'avais compris beaucoup de choses trop vite et la carcasse ne suit pas ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Non, ce n'est pas ça être surdoué, je n'aime pas ce mot.

JÉRÔME COLIN : Non, c'est un mot atroce mais vous pensez que vous aviez un truc différent ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Non je n'ai jamais pensé ça.

JÉRÔME COLIN : Mais on vous l'a souvent dit ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Juste peut-être un peu de confiance en soi, ça c'est plutôt bien parce que quand on en manque, c'est dur. Oui c'est peut-être venu de l'Évangile, quand Jésus dit à ses apôtres « ne vous souciez de rien, regardez les oiseaux, Dieu le Père les nourrit... », je ne sais pas quoi, vous voyez ce passage ? Enfin en gros ne vous occupez pas de... C'est peut-être ça.

C'est très amusant d'être à l'Académie Française

JÉRÔME COLIN : Ça vous plaît d'être à l'Académie Française ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Oui, c'est très amusant.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi ? Qu'est-ce qu'on y fait exactement ?

FRANÇOIS WEYERGANS : On se rencontre, c'est déjà pas mal, tous les jeudis, donc ça vous fait une petite structure dans la semaine, quand je suis à Paris j'y vais, et c'est comme un club un peu. Il y a des gens très bien, on parle, on travaille un peu sur le dictionnaire. Ça c'est assez amusant de voir les grands esprits essayer de définir, d'affiner la définition de mots aussi simple que « rime », que « rire ». Donc il y avait, la dernière fois c'était « de rime à rire ». C'est presque un titre surréaliste. Ou rhume.

JÉRÔME COLIN : Et votre mot préféré de la langue française, c'est quoi ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah ça alors, aucun, tous.

JÉRÔME COLIN : Vous n'en avez pas ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Non, je suis assez démocrate là. J'aime tous les mots.

JÉRÔME COLIN : Il n'y en a jamais un qui vous a frappé ?

FRANÇOIS WEYERGANS : Non parce que les mots ils sont bien quand ils viennent, quand ils servent, quand ils nous permettent de transmettre une idée ou une sensation.

JÉRÔME COLIN : Pourquoi étiez-vous arrivé en retard à votre intronisation à l'Académie Française ? Ça avait fait un tollé ici, tout le monde en parlait.

FRANÇOIS WEYERGANS : Ah oui ? Alors ça c'est drôle...

JÉRÔME COLIN : C'était « il a même réussi à arriver en retard à l'Académie Française ! ».

FRANÇOIS WEYERGANS : Ce n'est pas de ma faute mais en même temps... des gens ont cru que c'était fait exprès mais non, en fait, j'étais dans le XVIème arrondissement, si on connaît un peu la topographie de Paris c'est un petit peu loin de... c'est Rive Droite au fond et l'Académie était Rive Gauche au milieu, et l'Académie gentiment m'envoie une limousine avec un chauffeur de maître au lieu de m'envoyer un taxi. Alors il y avait des manifestations, des embouteillages insensés. Alors je dis au type mais prenez le couloir pour les taxis. Il me dit non on va me retirer mon permis, je vais perdre des points... Alors on était dans l'embouteillage, on n'avancait pas. J'étais avec mon téléphone portable avec l'Académie, je leur disais écoutez, envoyez-moi un motard, faites quelque chose, ils ne savaient pas. Je dis envoyez-moi une moto taxi. Ils ne savaient pas que ça existait. Finalement je suis arrivé avec 1/4h de retard, ça allait. Ils auraient pu m'attendre, je trouve. Ils ont commencé sans moi, c'était rigolo, c'est la première fois que ça s'est fait.

JÉRÔME COLIN : C'est la première fois que ça s'est fait !

FRANÇOIS WEYERGANS : Voilà.

JÉRÔME COLIN : Et bien je vous remercie.

FRANÇOIS WEYERGANS : Moi aussi.

JÉRÔME COLIN : Je vous souhaite une bonne journée. Je vais vous ouvrir la porte.

FRANÇOIS WEYERGANS : Au revoir. Et alors, vive la jouissance !

JÉRÔME COLIN : Oui, j'espère.

FRANÇOIS WEYERGANS : Je vais là.

JÉRÔME COLIN : Vous aussi.

FRANÇOIS WEYERGANS : Vous venez ?

JÉRÔME COLIN : J'arrive !

